

Dépendance capitale

C'était à peine croyable : un boîtier ultraplat, aussi petit que léger, tenant dans une poche, presque un gadget en somme... Comment aurait-on pu prévoir qu'il deviendrait aussi envahissant ? Jouant les trublions, sifflant sans cesse, conditionnant gestes et réflexes, il dictait sa loi. Deux milliards d'individus avaient succombé à sa dictature. Doté d'une mémoire impressionnante, le bidule bruyant stockait pixels et données à la pelle, et ce, grâce à une simple pression du pouce... On n'en avait plus que pour ce téléphone intelligent qui avait su se faire aussi indispensable qu'une prothèse.

Aussi la dépendance se propageait-elle à grande vitesse, et poussait-elle l'être humain à commettre tous les péchés capitaux.

Les touristes asiatiques ne pouvaient plus s'en passer. Qu'ils fussent à Londres, Rome ou Paris, tous se comportaient comme des robots téléguidés. Transhumant en groupes serrés derrière leur guide dans la Cour Carrée du Louvre, ils s'arrêtaient à tout moment pour faire risette à leur appareil placé au bout d'une perche. Pas un qui n'eût son dispositif pour s'auto-tirer le portrait devant la pyramide ! Tous sacrifiaient au rite du selfie, tirant grand orgueil de leur profil, puis postaient leurs clichés sur Facebook afin de récolter des « *like* », ces petits pouces d'encouragement décernés par le cercle des admirateurs pour entretenir le tout-à-l'égo. Tout étant photographiable, tout était photographié, la nourriture au premier chef : des hordes de visiteurs s'immortalisaient en train de se caler les joues dans les restaurants de la capitale. On léchait à pleine langue les glaces de l'île Saint-Louis, on croquait à belles dents des macarons aux Champs-Élysées, on s'empiffrait de sucreries dans les salons de thé en regardant la pluie tomber. La blogosphère regorgeait d'images de victuaille ; la gourmandise avait encore de beaux jours devant elle.

Les célibataires n'étaient pas en reste, qui sollicitaient sans arrêt leur téléphone pour combler leur solitude via les sites de rencontre. La toile en regorgeait, s'inscrire ne coûtait rien, Meetic se vantait d'avoir uni des millions d'êtres humains. Il suffisait de se créer un profil de rêve pour attirer l'attention de l'internaute en mal de luxure. On se prétendait bardé de diplômes, bodybuildé, blond comme les blés, beau et bien dans sa peau, *mens sana in corpore sano*... Suivait un six précédé d'un zéro, accompagné d'une jolie photo. L'affaire dans le sac et la proie dans le lit, on s'accouplait en cadence, puis on échangeait

par MMS des fragments choisis de son anatomie pour entretenir le désir. Et lorsque ce dernier s'était éteint, on repartait chasser en agitant les pouces au-dessus du clavier...

De son côté, Google gloussait d'aise en se voyant sollicité avec tant d'acharnement : désormais, les dictionnaires étaient relégués au rayon des vieilles choses inutiles. Croiser quelqu'un avec un roman sur les genoux relevait de la gageure. Le suspense des épousailles du livre avec l'aspirateur s'éternisait : La Fnac s'acharnait à vouloir séduire Darty en jetant des millions à ses pieds. Les libraires consternés dépérissaient derrière leur comptoir, les ouvrages s'empoussiéraient dans les vitrines. Comment avait-on pu en arriver là ? C'était toute la question.

Dans les écoles et les lycées, les élèves ne lisaient pas davantage qu'ils n'écoutaient leurs professeurs. Le téléphone sur les genoux, tous consultaient Wikipédia, l'hypermarché de l'information. La triche se banalisait ; le « copié-collé » tenait lieu de gymnastique quotidienne, le cerveau ne se donnait plus la peine de mémoriser. Chaque jour, la paresse gagnait un peu plus de terrain. Pourquoi aurait-on dépensé de l'énergie à chercher par soi-même, puisque les moteurs de recherche étaient là pour faire le boulot ? Ils ne demandaient qu'à être utiles !

La course au progrès technologique rendait les appareils de plus en plus compétents. Au sommet de la pyramide trônait un modèle sublime, arborant sur sa coque le logo du fruit défendu. Il programmait les appels, prenait clichés et vidéos d'excellente qualité, proposait ses applications en un clin d'œil, bloquait les publicités, disposait d'une grande autonomie et répondait même à la voix de son maître. Il était très intuitif, d'où son prix élevé. Il y avait ceux qui pouvaient se l'offrir, et les autres. Les premiers exhibaient leur joujou à tout bout de champ. Comme il était agréable de montrer que l'on possédait l'appareil le plus malin qui fût, tout en en vantant les qualités ! Comme il était doux de faire naître l'envie autour de soi ! De New-York à Venise, rien ne semblait meilleur que de tenir l'objet au bout du bras comme un trophée gagnant. Les pickpockets s'étaient multipliés au même rythme que les dépôts de plaintes pour vol dans les commissariats.

En prenant le métro, on pouvait constater combien l'être humain était devenu avare. Avare du moindre regard, de la plus petite manifestation d'intérêt pour son voisin. Avare du moindre mot aussi : personne ne se parlait plus ! On n'avait d'yeux que pour le sans-gêne qui ne se privait pas pour siffler un air incongru sur le trajet. Chacun s'isolait dans sa bulle en compagnie de l'appareil.

Quant à ceux qui portaient un casque, on eût dit des autistes. Reliés à leur téléphone par un cordon, ils écoutaient leur musique à fond sans tenir compte de leur entourage. Ils martelaient le rythme d'un mouvement mécanique de la tête comme une poule picore du grain, donnant l'impression de débarquer d'une autre galaxie tant leur air ahuri laissait croire qu'ils s'étaient trompés de planète. D'autres remuaient les pouces avec une étrange frénésie. Et de s'envoyer des texto commençant par : « T'es où ? » pour se localiser. Comme par un effet boomerang, annoncé par un « Dzoing ! » ou un sifflement modulé, la réponse tombait. A nouveau, les pouces piquaient le clavier ; à nouveau, le téléphone se mettait à siffler ; les pouces repartaient de plus belle, et à nouveau : « Dzoing ! » ou bien : « Twitwitwi-twi-twiiiiiiiit »... On faisait part des trivialités de son existence à voix haute, comme s'il était vital que les passagers découvrent le nom du cru avec lequel la tante Paulette avait arrosé sa choucroute à midi ou la dernière de l'ami Raoul. Les rares lecteurs levaient le nez de leur livre et serraient les dents en se demandant où allait le monde. Les plus courageux réclamaient le silence. Les hostilités étaient lancées. Le ton montait, on s'envoyait des grossièretés à la tête, tout partait en vrille : la colère se propageait dans la rame comme une gangrène.

Les années filèrent ainsi, au rythme de l'innovation technique. Les boîtiers étaient devenus si légers qu'ils se fondaient dans la paume, comme ces caméléons qui épousent la couleur de la branche sur laquelle ils reposent. La dépendance à l'appareil était si forte qu'elle s'était ajoutée aux sept péchés capitaux. Lorsqu'un individu venait à égarer son téléphone, il ressentait de très violentes douleurs physiques et psychiques, tel un héroïnomane en phase de sevrage. Il devait se ruer dans une boutique de téléphonie sous peine de succomber au manque.

Un beau jour, le progrès médical vint étayer l'avancée technologique. La première greffe de puce électronique eut lieu avec succès aux Etats-Unis. Logée entre les deux hémisphères du cerveau, elle inaugurerait un nouveau genre de mutation.

Et le monde battit des mains.